

**Hervé
Léonard
MARIE**

**LA MORT
DU PIANO**





Retrouvez cette oeuvre et beaucoup d'autres sur <http://www.atramenta.net>

TABLE DES MATIERES

<u>La mort du piano</u>	1
<u>Ma mort du piano</u>	2

La mort du piano

Auteur : Hervé Léonard MARIE

Catégorie : Nouvelles

Date de publication originale : 5 février 2011 à 15h24 !

Monsieur Prémol a dit cela de cette histoire, dédiée par ailleurs à un petit garçon et à sa maman qui respirent la vie et en font une musique enchantée quelque part sur la planète :

"Ça fait cher et bruyant la psychanalyse, mais l'art en sort grandi. Ah, si chacun pouvait exorciser ses phobies ou démons par de grandes gestes bénéfiques à l'évolution de l'humain ! Plus de récidive rêvicide sarko-populismogène, mais des expériences transcendantes, soutenues par l'Etat au nom d'une guérison épargneuse de vies."

Ensuite, à chacun de voir... J'ai bien dit de voir.

+

Cette histoire a déjà été publiée sur un autre site, il y a quelques mois et elle avait fait polémique. En la relisant maintenant, je ne comprends pas cette polémique...

Licence : Licence Creative Commons by-nc-nd 3.0

Ma mort du piano

« Attention ! ne t'approche pas ! C'est fragile, tu sais... »

Bien des années après avoir entendu ces propos, Lescargal, le cinéaste aux cent oscars, riche au-delà de ce qu'il est possible d'écrire comme montant sur un chèque standard, ne comprenait toujours pas leur signification. Enfin ! s'il est un instrument qui n'est pas fragile, c'est bien le piano. Non ?

Ces injonctions, entendues alors qu'il n'avait pas encore sept ans, prononcées de manière presque hargneuses, du moins c'est ainsi que son souvenir les rappelait, n'avaient jamais cessé de le tarauder. Non pas qu'il en soit devenu névrosé ou qu'il ait axé sa vie sur ces «fais-pas-ci fais-pas-ça », mais enfin, au fond de lui, régulièrement, ces petites phrases qu'il n'avait jamais comprises venaient le hanter... et il s'était promis de s'en débarrasser un jour.

En matière de cinéma, Lescargal avait pratiquement exploré tout ce que cet art pouvait exprimer, dans son temps du moins. Mais il se sentait encore une âme de découvreur de terres vierges et défloreur de pellicules vierges. Il en était arrivé à se dire que les acteurs, leur jeu, leur voix, leur look... inscrivaient trop les films dans une époque donnée ; et par là-même rendaient cet art éphémère, contrairement à la peinture par exemple, dont les personnages – éventuels - transcendaient les époques car leur traits étaient figés, et leur silence sans faille. Il pensait d'ailleurs, qu'en matière de peinture, le *nec plus ultra* était la nature morte. Et les vanités.

Son dernier projet en date, peut-être, se disait-il, son ultime œuvre, testamentaire, devait être, il en était convaincu, un film d'action, populaire, étonnant, magnifique, ... mais aussi une sorte de nature morte cinématographique, sans personnages, sans acteurs... ou seulement des

silhouettes entraperçues... Une gageure !

Et c'est en repensant aux petites phrases d'interdiction de sa petite enfance que Lescargal eut l'idée folle de son film. Aucun producteur au monde, bien sûr, n'aurait accepté un tel projet, irrémédiablement voué à l'échec, au bide total, au four à 1000° ! Heureusement, Lescargal était suffisamment riche pour être son propre producteur, et s'il perdait sa fortune dans ce projet, quelle importance, il n'emporterait pas ses dollars dans la tombe, et encore moins au ciel si tant est qu'il existât.

Il réunit donc, d'abord dans le plus grand secret, l'équipe dont il aurait besoin. Les personnes contactées, mises au courant, s'enfuyaient en général en courant ; cependant les sommes d'argent proposées à qui voudrait bien collaborer finirent par emporter, assez souvent l'adhésion des plus sceptiques.

Et l'on assista dans le petit monde de la musique à un phénomène étrange, que personne ne comprit de prime abord. Dans tous les continents, de mystérieux acheteurs, dont le compte en banque semblait inépuisable, achetaient tous les pianos disponibles, neufs ou d'occasion, droits, tordus en quart de queue, demi-queue ou queue complète. Noirs, blancs, acajous – c'étaient les couleurs les plus fréquentes- mais aussi rouge fluo, vert pomme et autres orange pétant. Et tous ces pianos disparaissaient ; on les voyait s'embarquer dans d'immenses semi-remorques, sur des cargos ventrus et partir on ne sait-zou...

En réalité, c'était bien sûr Lescargal qui était derrière ce vaste mouvement. Voici ce qu'il avait imaginé :

Pour tester la supposée fragilité des pianos, il allait les lancer depuis le haut d'une tour de 50 étages et en faire un film.

Il possédait déjà la tour, siège de sa compagnie de production, au centre d'une vaste pelouse, au cœur d'Hollywood. Un immeuble aux lignes élancées, de verre et d'acier, comme il se doit. Un magnifique spécimen de

l'architecture creuse du 21ème siècle.

Le premier piano qu'il filma dans sa chute fut un piano droit, tout blanc, tout laqué, tout neuf, sans une seule rayure, un instrument auquel personne n'avait réellement touché, un piano exactement identique à celui de son souvenir.

Sa chute sembla durer une éternité pour lui, et c'est sans doute pour cela, qu'il la donna au ralenti dans le générique de son film.

Le bruit qui en surgit lorsqu'il explosa cent cinquante mètres plus bas envahit tout l'espace environnant de ses harmoniques. On a du mal à le croire, mais ce son était une symphonie à lui tout seul et il délivra Lescargal de sa hantise. Dans le film, il le poussa jusqu'au paroxysme de façon à ce que les spectateurs en aient, un instant seulement, la nausée et le mal d'oreilles.

Ensuite, il lança toutes sortes de pianos différents. A chaque fois, la chute en était différente, et le son jamais identique. Il filmait selon plusieurs angles, d'en haut, d'en bas, en travelling – vertical évidemment -, en gros plan, en très gros plan, de loin et de si loin que le spectateur ne discernait pas exactement de quoi il s'agissait.

Et l'amas de détritiques pianistiques s'élevait inexorablement. Tout autour de la tour. Oui, parce qu'il les lançait, tour à tour, mais sans régularité particulière, du haut d'une façade ou d'une autre.

Il arrivait, assez fréquemment d'ailleurs, aussi étonnant que cela puisse paraître, que de vieux pianos déjà déglingués produisent des sons magnifiques quand de splendides queues prestigieuses finissaient en bruits bouillasseux. Peut-être rendaient-ils ainsi dans l'atmosphère toutes les musiques passionnées qu'ils avaient vécues, alors que de beaux pianos neufs ne savaient rien de ces choses-là et n'avaient comme souvenirs que les bruits de l'atelier, quand ce n'était pas une usine, où ils avaient été assemblés.

Lescargal tourna une scène, au milieu du film, dans laquelle il fit lâcher une centaine de pianos en même temps. Il avait dû, pour cela, s'adjoindre les services d'un énorme ballon dirigeable capable d'enlever puis de lâcher d'un coup une telle masse. Cette pluie de pianos fit un gros effet sur le public, et les sonorités confuses qui sortirent de cet écrasement-là semblaient bien venir d'une autre planète. C'était un son proprement inouï : jamais personne n'avait rien entendu de pareil !

Sur la répétition d'un leitmotiv somme toute assez monotone en soi, Lescargal réussit à varier les scènes de telle sorte qu'on ne s'ennuie jamais. Un vrai film d'action. Le suspense consistait essentiellement en deux éléments. D'abord l'attente de la scène suivante : qu'est-ce que le cinéaste allait imaginer de nouveau ? Mais surtout, l'espérance du son à venir : jamais pareil au précédent, et toujours étonnant, détonnant, admirable, magique en fin de compte.

Probablement pour « rompre » cet enchaînement, il y eut un passage où les pianos s'écrasèrent en silence. En silence total. C'était certainement le moment le plus musical du film, celui pendant lequel chaque spectateur se faisait sa propre musique. Cela dura une dizaine de minutes.

Une scène étonnante fut celle où le piano était attaché à un élastique. Les « boiing-boiings » qu'il lâchait à chaque rebond faisaient songer aux feulements de tigres en rut. Bien sûr, au final, l'élastique se rompit, c'était calculé pour !

Il y eut aussi un piano lancé avec une sorte de catapulte, un piano dans sa caisse, un piano sur une sorte de toboggan comme on en voit dans les piscines, un piano lancé pièce par pièce, touche par touche, corde par corde.

De temps en temps, la caméra s'attardait sur le tas. Des écroulements soudains et imprévus venaient enchanter le spectacle de leurs incongruités sonores.

Dans la première moitié du film, on voyait encore des silhouettes humaines qui transportaient les instruments, les hissaient en haut de la tour puis les faisaient passer par les fenêtres. Mais en même temps, un système mécanique et robotisé se mettait en place, de telle sorte que dans la deuxième moitié du spectacle, plus aucune figure humaine n'apparaissait. Ce n'était plus que tapis roulants, pinces gigantesques, escalators fabuleux, ponts roulants automatiques, machinerie du diable...

Et pendant le dernier quart d'heure, même cet appareillage disparut. Les pianos, magie du cinéma, semblaient vivre seuls leur propre mort.

Le film, intitulé « La mort du piano » eut, on s'en souvient, un succès gigantesque. Pas une seule seconde le spectateur ne s'ennuyait. Lescargal mettait aussi de l'humour dans sa façon de filmer. Il arrivait fréquemment que la salle rît de bon cœur. Et en même temps, tout cela était si émouvant que les larmes venaient facilement aux yeux.

On sait, bien sûr, que le cinéaste, non seulement rentra largement dans ses fonds, mais encore que, suite à la sortie de ce film, l'industrie du piano, dans laquelle il avait des intérêts, connut un essor sans précédent, dû autant à la pénurie artificiellement créée qu'à un nouvel engouement des populations pour qui cet instrument avait été désacralisé. On pouvait, sans crainte de l'abîmer, taper dessus et en sortir toutes les émotions du monde. Et ce, même s'il était rayé ici ou là !

Dans le générique de fin, l'amoncellement de pianos brisés atteignait le haut de la tour et le dernier instrument fut davantage déposé sur le tas que lancé. C'était, lui aussi, comme dans le générique de début, un piano tout blanc. Mais lui ne se brisa pas.

Un pianiste, en chair et en os, s'y accorda et joua les « Gymnopédies » de Satie... jusqu'à ce que l'ensemble s'effondre sur lui-même, avalant musiques et musicien. Dans un sublime accord final.

La mort du piano

- Poster un commentaire à propos de cette oeuvre
- Découvrir le profil et les autres oeuvres de cet auteur

Ebook PDF Atramenta - Version 1.7.1 (novembre 2012)